

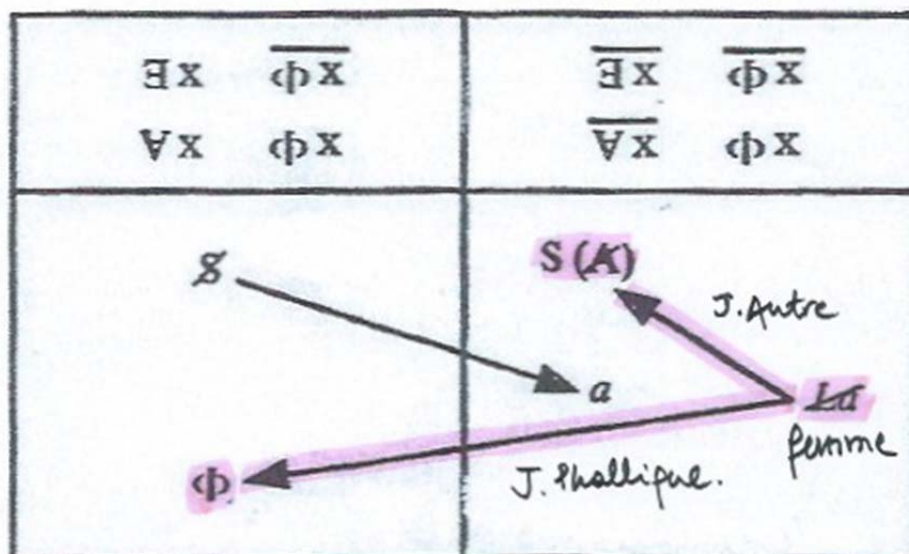
Quelques modalités de la Jouissance Autre, féminine et supplémentaire

Patrick De Neuter

Espace analytique de Belgique, juin 2016

(version juin 2017, rlmd)

Si vous avez travaillé le séminaire « Encore », vous savez que Lacan y a proposé que la jouissance des femmes avait deux facettes : une première – phallique - propre à tout être parlant et une seconde « *pas toute phallique* ». C'est une jouissance supplémentaire disait-il, une jouissance supplémentaire à la jouissance phallique et non complémentaire à celle-ci.¹ C'est une jouissance éprouvée par les femmes, bien que certaines l'ignorent, et bien que la plupart d'entre elles en parlent avec grande difficulté.



Dans son séminaire, il proposa le schéma que vous avez à l'écran où vous pouvez voir les deux flèches partant de « La » barré, qui représente la femme en tant qu'elle n'existe pas c'est-à-dire en tant qu'il n'existe pas d'essence de la femme. Il n'existe que des femmes, toutes différentes les unes des autres. La première de ces flèches se dirige vers la gauche, vers grand Phi, le phallus dont se soutiennent les hommes. Cette flèche représente la jouissance phallique. La seconde qui se dirige vers le

¹ Lacan J., Le séminaire, livre XX, Encore, (1972-1973), Seuil, 1975, p. 71.

signifiant du grand Autre barré représente elle *l'Autre jouissance*, qui fait l'objet de cette intervention. Comme vous le savez évidemment, Lacan précisa aussi dans la présentation de ce schéma que si cette jouissance Autre était particulièrement accessible aux femmes, elle l'était aussi aux hommes qui se rangeaient du côté féminin de la sexuation. Le poème de Baudelaire à sa frivole amante en témoigne :

« Je t'adore oh ma frivole, avec la dévotion du prêtre pour son idole »²

Et cette affirmation d'Albert Einstein aussi:

*"L'émotion la plus magnifique et la plus profonde que nous puissions éprouver est la sensation mystique. Là est le germe de toute science véritable. Celui à qui cette émotion est étrangère, qui ne sait plus être saisi d'admiration ni éperdu d'extase est un homme mort."*³

Pour rappel, la jouissance phallique est une jouissance organisée par la Métaphore du Nom-du-père ce qui a pour effet d'inscrire le signifiant du phallus dans l'inconscient d'un sujet. Plus simplement dit, cette jouissance est canalisée et donc limitée par l'assomption de la castration.

$$\frac{\text{Nom-du-Père}}{\text{Désir de la Mère}} \cdot \frac{\text{Désir de la Mère}}{\text{Signifié au sujet}} \rightarrow \text{Nom-du-Père} \left(\frac{A}{\text{Phallus}} \right)$$

La *jouissance Autre* a, en quelque sorte, échappé à cette organisation par la castration. Elle n'est pas toute dans la castration. Elle est donc illimitée. Elle est anarchique, nomade, excentrique et elle affecte tout le corps. Elle est restée non balisée par les limites imposées dans la petite enfance, par les interdits fondateurs humanisants Lacan nous dit aussi qu'elle est hors langage et qu'elle est indicible. Il est vrai que les femmes et les hommes qui en ont fait l'expérience en parlent peu. Sauf certains et certaines comme Baudelaire et Albert Einstein, que je viens de citer. Les mystiques aussi comme Thérèse d'Avila, Hadewijch d'Anvers et Marguerite Marie Alacoque. Quelques psychotiques aussi. Et plus proches de nous Catherine Millot, Elisa Brune, quelques analysantes et

² Baudelaire Ch., Chanson d'après-midi, *Les fleurs du mal*, LIX, Arvena éd, 2014, p. 156.

³ Einstein A., *Correspondances*, Les presses de la connaissance, 1975.

quelques femmes interviewées par des journalistes, des sexologues ou des psychosociologues.



Marguerite-Marie Alacoque (1647-1690)

Notons que Freud avait déjà évoqué une expérience de cet ordre sous l'appellation de « **sentiment océanique** », sentiment qui implique, disait-il, que le moi revienne à un état antérieur à celui de la distinction du moi et du non moi et que s'éprouve le sentiment de ne faire qu'un avec le grand Tout.

Commençons par les témoignages de deux mystiques, puisque Lacan s'est appuyé sur ces témoignages pour élaborer ce concept qui nous intéresse aujourd'hui.

Marguerite Marie Alacoque (1647-1690) a perdu son père lorsqu'elle était très jeune.⁴ Prétendument pour la protéger - elle, sa mère et d'autres enfants - un oncle vient s'installer dans la propriété de la famille avec sa propre mère et sa femme. Ils y deviennent une parfaite troupe

⁴ Source diverses parmi lesquelles Alacoque M.M., *Entretiens mystiques*, Spes ed., 1947 et Laznik M.C. Encore et plus jamais, *Bulletin freudien*, 1987, pp. 87-112.

de tourmenteurs de leurs hôtes. La mère de Marguerite est souvent malade et la petite Marguerite subit toutes sortes de privations et de souffrances. Elle est placée à 8 ans dans un couvent. Elle devient anémique et restera 4 ans sans pouvoir marcher. A peine guérie et rentrée à la maison, les mauvais traitements recommencent. Le Christ lui apparaît et lui apprend à prier. Elle trouve « *plaisir et consolation dans le très Saint Sacrement de l'autel* »⁵.

Cette transformation qui m'a fait penser à une analysante qui, après avoir évoqué de grandes souffrances d'abandon durant sa petite enfance, me dit un jour dans ses mots à elle « Je suis parvenue à transformer cette souffrance en plaisir ». Un de ses symptômes consistait à endurer les réguliers abandons par son compagnon infidèle. Dans nos termes à nous, il s'agissait évidemment de jouissance et non de plaisir. A la différence des mystiques cette souffrance ne la mettait pas en connexion avec le grand Autre.

Marguerite-Marie elle non plus ne se révolte pas contre ses tourmenteurs. Au contraire elle leur donne son pardon car « *ils n'étaient que des instruments dont Dieu se servait pour accomplir sa sainte Volonté* »⁶. Volonté de la faire souffrir et de jouir ainsi. Notons ici qu'elle attribue à Dieu la cause de sa propre jouissance. Elle se fait l'objet consentant de sa jouissance à lui.

On retrouve là cette distinction entre la *Jouissance Autre*, la Jouissance de l'Autre en tant que cette jouissance a l'Autre pour objet et la *Jouissance de l'Autre* en tant que le sujet est l'objet de la jouissance de l'Autre. Nous sommes donc en présence de quatre jouissances :

La jouissance phallique
La jouissance Autre que phallique
La jouissance de l'Autre (objectif)
Je jouis de l'Autre
La jouissance de l'Autre (subjectif)
Il jouit de moi

Revenons à Marguerite-Marie.

Enfant, elle était obligée d'aller aux bals et d'y être l'objet de galanterie. Ce qui cause – dit-elle – la tristesse de Jésus. Elle lui demande pardon

⁵ Alacoque M.M. op cit, p. 63.

⁶ Alacoque M.M. ibidem.

et s'inflige des punitions dans le but avoué d'être comme lui. Un jour Dieu lui apparaît, sa face défigurée par la tristesse qu'elle lui a causée en s'abandonnant à ces plaisirs terrestres. Elle se fait ainsi aussi cause de la souffrance du Christ.

Lorsqu'elle est entrée dans le noviciat, elle décrit ainsi ses rencontres du Christ qu'elle appelle le plus souvent « *mon divin* » ou « *bon Maître* », et encore « *mon Maître adoré* », moins souvent « *l'Epoux de mon âme* », « *mon cher Sauveur* », « *mon Souverain* », « *mon divin Cœur* », « *Aimé de mon âme* ». Et parfois « *mon Sacrificateur* » ou « *mon unique Amour* »



« Je me mets à ses pieds comme une hostie vivante, qui n'a d'autre désir que lui être immolée et sacrifiée, pour me consumer dans les pures flammes de son amour... Je n'ai d'autre impression, ni mouvement que

celui de l'aimer et je me sens quelques fois si pressée que je voudrais donner mille fois ma vie pour lui marquer le désir et l'ardeur qui me consume. J'éprouve des attraites si violents qu'il me semble que ma poitrine est toute traversée de flèches, ce qui m'enlève le pouvoir de respirer. Je demeure... mon corps souffrant avec mon Jésus et mon esprit se réjouissant dans son amour »⁷.

On peut distinguer ici la *Jouissance de l'Autre*, celle qu'elle éprouve à la pensée et à la souffrance du corps du Christ et la *Jouissance Autre* qu'elle éprouve dans son corps grâce aux flèches de l'Autre, souffrance qui lui permet de rejoindre la souffrance soufferte par l'Autre.

On peut aussi reconnaître chez Marguerite Marie Alacoque, l'identification à l'objet « a » en tant que déchet. Elle dit ainsi à son « divin Maître » : « *Pourvu, ô mon Souverain Maître que vous ne fassiez jamais rien paraître en moi d'extraordinaire, mais seulement ce qui pourra me causer le plus d'humiliations possibles et d'abjection devant les créatures et me détruire dans leur estime* ». Elle s'identifie au Christ en croix et encore à celui plus humilié de l'Ecce Homo. Dans ce but elle va entre autres baiser les plaies des malades et avaler les morceaux de peau qui chutent du corps des lépreux.

Mais pour que cette jouissance persiste, il fallait sans cesse redoubler ses souffrances. Ses pénitences, ses sacrifices, les jeunes, les automutilations sont de plus en plus nombreuses et intenses. Ce sont les supérieures de son ordre qui mettent les limites à ne pas dépasser sans lesquelles elle aurait pu en mourir.

Cela étant, au fur et à mesure que progresse son récit, le texte parle de plus en plus souvent des plaisirs, joies et délices trouvés dans ces souffrances. Il est même question de caresses d'amour divin si excessives qu'elles la mettent hors d'elle-même. Et Marguerite-Marie de supplier Dieu d'arrêter ce torrent qui l'abîme ou bien d'étendre sa capacité pour le recevoir⁸.

Et d'ajouter plus loin : « *J'avais trop de plaisir à souffrir pour m'en plaindre à personne* ». En effet, les douleurs de son corps soulagent sa « *soif de souffrance* »⁹ et son intense culpabilité qui s'origine dans toutes les infidélités et les désobéissances à son divin Maître notamment les

⁷ Alacoque M. M., op. cit., p. 13.

⁸ Alacoque M. M., op. cit., p. 96.

⁹ Alacoque M. M., op. cit., p.112.

« abominables gourmandises » et autres méchancetés dont elle s'accuse tout au long de son récit.



Une femme n'est pas l'autre ; une mystique n'est pas l'autre non plus. **Thérèse d'Avila** décrit comme suit son ravissement par Dieu lui-même.

« Alors le Seigneur attire notre âme comme les nuées attirent les vapeurs de la terre ...et il la détache entièrement de celle-ci. La nuée divine s'élève vers le ciel, emportant l'âme avec elle, et commence à lui découvrir quelque chose du royaume qui lui est préparé. ...Vous vous trouvez saisi par un mouvement d'une force et d'une impétuosité inouïes»¹⁰.

On entend bien ici la différence entre cette jouissance peu limitée et la jouissance phallique canalisée par la castration. Le prix à payer n'est pas mince : un renoncement aux relations sexuelles et l'anéantissement du sujet dans l'extase, voire dans la mort si les mortifications vont trop loin.

¹⁰ Thérèse d'Avilla, *Livre de la vie*, (1565), Œuvre complète, Cerf, 1995, p.140.

On dit souvent que cette jouissance est indicible. Thérèse souligne en tout cas sa difficulté de le faire « *Très certainement si sa Majesté ne m'avait pas appris à en dire quelque chose, jamais je n'y serais arrivée* ». Et plus loin : « *J'aurais un grand désir d'en donner l'intelligence, mais je n'y réussirai pas, je crois.* »¹¹

On pourrait objecter à Lacan qu'il est abusif de faire de cette jouissance mystique, une jouissance spécifiquement féminine alors qu'elle n'est éprouvée que par un nombre très restreint de femmes.

Néanmoins je pense que ces jouissances extrêmes sont des expériences qui permettent de jeter un autre regard et surtout d'entendre autrement certaines jouissances autres plus ordinaires dont certaines analysantes et certains analysants nous parlent sur le divan.

Je pense à cette analysante qui avait vécu, enfant, des expériences assez semblables à ces expériences mystiques en écoutant les chants de la passion du Christ dans une chapelle de sa ville. Devenue adulte, elle ne cessait de se mettre, à son insu, dans des situations de grandes souffrances qui n'étaient pas sans rappeler cette passion du Christ.

Je pense encore à cet analysant très impressionné par les récits des mises à mort des martyrs qu'il avait découvert enfant dans la bibliothèque de ses parents et qu'il lisait en cachette comme d'autres dévoraient les revues pornographiques dérobées à leur père. Un de ses symptômes consistait à répéter dans sa réalité, de façons plus ou moins déguisées, les souffrances de ces martyrs.

Notre collègue Catherine Millot a non seulement travaillé sur l'expérience de certaines mystiques mais elle a aussi publié un livre intitulé « *Abîmes ordinaires* » dans lequel elle décrit les expériences d'extases non religieuses qu'elle a elle-même vécues¹².

Voici le récit d'une de ces expériences :

Son diplôme obtenu, son travail d'enseignante l'amena à s'exiler dans un village de province dont le nom commençait par « *Mort...* ». Cet éloignement forcé loin de ses proches suscitait beaucoup d'angoisses. Elle s'acheta une voiture d'occasion et en cours de route un pneu éclata.

¹¹ Thérèse d'Avilla, *ibidem*, 140 et 142.

¹² Millot C, *Abîmes ordinaires*, Gallimard, 2001.

La voiture échappa à son contrôle, elle frôla un camion qui venait en sens inverse et finit sa course sur un talus.

Cette confrontation avec la mort sur la route de « Mort ... » constitua un point d'orgue à la dérégulation inhérente à cet exil.

« Mystérieusement, dans les jours qui suivirent, toutes ses angoisses disparurent. Une liberté inconnue l'envahit. Un grand vide s'installa. Comme si un invisible couvercle au-dessus de sa tête s'était levé laissant voir un trou sans fond. Puis le vide s'étendit, élargissant le monde et l'ouvrant de tous les côtés. C'était un vide « *magnificateur* » faisant apparaître un autre espace et un autre temps d'immobilité vibrante, où l'on cessait d'être en avant de soi-même, toujours un peu ailleurs. La présence se fit plus aiguë sur le fond d'une absence telle que l'au-delà se trouva dissipé. Le monde en fut comme éclairé d'une lumière plus intense ».¹³

Pendant plus de deux mois, Catherine Millot vécut dans un grand vide qui ouvrait le monde à tous les vents du dehors et qui l'exaltait par instants jusqu'à l'enthousiasme.

Elle se dit que c'était comme si elle était morte et qu'elle vivait une existence surnuméraire, une sorte de seconde vie accordée comme une grâce.

Elle se demanda si c'était une conséquence d'avoir consenti à sa perte.

Lui revient alors un rêve d'adolescente. Elle était condamnée à mort sans savoir pourquoi. Elle se débattait dans la douleur et la révolte, et puis, soudain, elle s'abandonna et accepta. Elle éprouva alors, en rêve, une grande paix.

Mais cet « *état de grâce* » ne dura qu'un temps. Le vide disparu peu à peu et l'angoisse revint en force. Elle décida d'avoir recours à l'analyse pour être débarrassée de l'angoisse mais pas de ce vide. Au contraire elle voulait le retrouver. Elle s'adressa à Lacan. Plusieurs de ses formules l'avaient interpellée « *Il n'y a pas d'autre de l'Autre* » et la fin de l'analyse comme traversée du fantasme, destitution subjective, *désêtre*, etc.

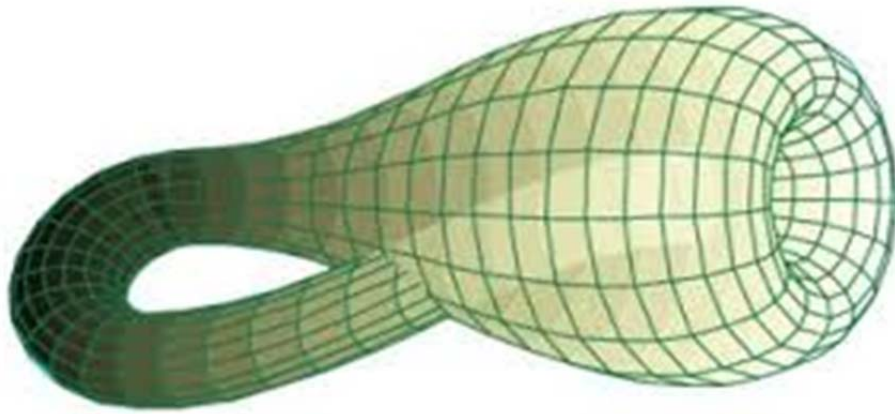
¹³ Millot C., op. cit., p. 12-13 et suivantes.

Elle était convaincue que le salut se trouvait dans la perte consentie. Elle pensait l'analyse comme une ascèse laïque. Lorsqu'elle parla à Lacan de son expérience du vide à Mort., il répondit que ce qu'elle avait éprouvé était la *Gelassenheit*, quelque chose comme le « *laisser être* ». Une autre fois il lui dit « *Ce que vous avez connu là c'est l'amour* »¹⁴. Retenons ceci.

Au cours de son analyse, Catherine Millot connu encore quelques expériences de ce genre qu'elle décrit alors comme cette abolition des frontières du moi que l'on appelle communément extase. Dans ces états, l'opposition du dedans et du dehors n'a plus cours. Elle écrit que la bouteille de Klein rend bien cette impression de non-différenciation entre l'intérieur et l'extérieur qu'elle appelle aussi expérience d'« *extimité* », concaténation de « *extériorité* » et d'« *intimité* ».



¹⁴ Millot C., op. cit., p. 16.



A la recherche d'une explication de cette transformation de la détresse et du « laisser être » en une sorte d'extase, elle lit les mystiques. Elle découvre ainsi Hadewijch d'Anvers qu'elle fait connaître à Lacan.

Elle lit aussi une série d'autres auteurs chez lesquels elle retrouve partiellement son expérience et, notamment, Arthur Koestler, qui décrit des expériences d'horreur qui sont suivies par un temps d'extase, un temps de bienheureuse dissolution dans le Tout. Expérience aussi du moi qui cesse d'exister. Elle écrit : « *C'est le rapt, le ravissement* »¹⁵.

Cette thématique du rapt m'a reporté au mythe grec de l'enlèvement par Zeus de la princesse Europe, à propos duquel j'avais déjà pensé qu'il pourrait s'agir d'une approche mythique par les anciens grecs de la jouissance Autre. Ce rapt a fait l'objet de nombreuses œuvres artistiques. Il a notamment été peint par Rubens et vous conviendrez que son Europe ressemble étrangement à la Thérèse sculptée par Bernini.

¹⁵ Millot C., op. cit., p. 40.



Un autre mythe fait le récit de la séduction de Danaé par Zeus déguisé en pluie d'or. Certaines de ses représentations picturales (O. Gentileschi et A. Chantron par exemple) sont aussi très proches de la sculpture de Bernini.



Comme si les anciens grecs avaient eux aussi observé cette particularité de la Jouissance supplémentaire de certaines femmes et cette grande disponibilité féminine aux relations avec le divin.

Revenant à Freud, Catherine Millot retrouve *l'Hilflosigkeit*, cet état de **déréliction** ou de détresse qu'éprouve le nourrisson faisant l'épreuve que rien ni personne ne répond à l'appel pressant de son besoin ou de quelque urgence vitale.

Elle écrit : « *La déréliction s'expérimente dans la faillite du recours à l'Autre comme instance tutélaire. Cet Autre, notre primitive protection, nous apparaît alors comme celui-là même d'où vient le danger, à la merci de qui nous sommes de son bon ou mauvais vouloir, de son désir énigmatique, voire de sa jouissance* »¹⁶. Pour nous protéger contre ce désir ou cette jouissance destructrice, nous dressons, écrit-elle, le rempart de l'amour. Ce recours à l'amour aura pour conséquence une dépendance qui durera toute la vie, même si les visages de la détresse varient : perte de l'objet d'amour, exclusion du groupe social ou rencontre de la mort.

Notons que pour Freud déjà, l'expérience océanique était une puissante consolation dans notre détresse.

¹⁶ Millot C., op. cit. P. 40.

Vous voyez que, si l'on suit Catherine Millot, la *Jouissance Autre* ne concerne pas seulement l'expérience mystique mais aussi ces expériences particulières d'extases laïques plus fréquentes que celles des mystiques.

Bien que cette extase laïque de Catherine Millot n'ait rien de sexuel, je me suis demandé si les expériences sexuelles qu'évoque Jacqueline Schaeffer dans son livre « *Le refus du féminin* » ne constituaient pas une autre modalité - sexuelle cette fois - de jouissance Autre¹⁷.

Il s'agit en effet là aussi d'une expérience d'abandon et même d'un double abandon puisqu'il s'agit de s'abandonner à la fois à l'amant de jouissance et aux forces pulsionnelles qu'il déclenche. Autrement dit, il s'agit d'une ouverture du moi aux couches les plus profondes de l'univers pulsionnel. Cette expérience, écrit Jacqueline Schaeffer, est une expérience nourricière qui transforme profondément le sujet. Elle l'arrache aux jouissances avec la mère et elle fait passer la femme de l'oral, de l'anal et du phallique au génital et elle lui permet de s'abandonner à des expériences de possession, d'extase, de perte, d'effacement des limites, de passivité et d'une intense jouissance sexuelle très différente de l'orgasme¹⁸.

Chez la femme, il s'agit d'accepter la défaite que son moi déteste. « *Elle veut deux choses antagonistes. Son moi déteste, hait la défaite, mais son sexe la demande, et plus encore, l'exige.* »¹⁹

Chez l'homme, il s'agit de laisser la poussée constante de sa libido « *s'emparer de son pénis* » et de s'abandonner à elle, ce qui peut lui faire problème tout autant qu'à la femme.

L'homme va se sentir dominé par la capacité de la femme à la soumission, à la réceptivité et à la pénétration. « *Plus elle est vaincue, écrit encore Jacqueline Schaeffer, plus elle a du plaisir et plus elle est aimée* ». Plus loin l'homme parvient à défaire la femme, plus il est puissant : l'amour peut être au rendez-vous.²⁰

¹⁷ Schaeffer J., *Le refus du féminin*, Puf, 1997.

¹⁸ Sur la différence entre orgasme et jouissance sexuelle voire Schaeffer J., op. cit., pp. 126-127.

¹⁹ Schaeffer J., D'une possible co-crédation du masculin et du féminin. In De Neuter P. et Bastien D., *Clinique du couple*, Erès, 2007,

²⁰ Schaeffer J., ibidem, p. 66.

Jacqueline Schaeffer s'est elle-même demandé si cette expérience, qui constitue un dépassement de l'ordre phallique, ne permet pas de rejoindre cette jouissance Autre et celle du « *pas-tout* » dont parle Lacan, « *pour les deux sexes* », précise-elle²¹. Ce qui fait écho au fait qu'un homme peut se situer comme une femme du côté du « *pas-tout* » féminin, au sens de : pas entièrement dans la jouissance phallique.

Il faut dire que, si dans son séminaire « *Encore* » Lacan accorde une place certaine à la jouissance des mystiques, c'est néanmoins principalement à propos du rapport entre les jouissances des hommes et des femmes qu'il s'interroge et du rapport possible ou impossible entre ces jouissances. Vous savez qu'il conclut cette interrogation par l'inexistence du rapport sexuel c'est-à-dire l'impossibilité d'inscrire ce rapport dans l'inconscient. Ce qui n'empêche pas l'existence de nombreuses relations sexuelles et de jouissances diverses au cœur de celles-ci.

Dans ce séminaire on peut trouver trois considérations intéressantes à ce propos.

D'une part, Lacan affirme que cette Jouissance Autre détourne au moins en partie les femmes de leur homme. « *Elle n'est pas toute occupée de l'homme et même, elle ne l'est pas du tout* »²². Rappelons-nous qu'il avait déjà signalé ceci pour l'hystérique qui se fait objet cause du désir de l'autre tout en étant essentiellement intéressée par le grand Autre, ce qui ne manque pas de faire problème à son partenaire d'alcôve. Et l'on peut en effet se demander parfois avec qui ou de qui la femme jouit.

²¹ Schaeffer J., *ibidem*, p. 74.

²² Lacan J., *Le Séminaire, Livre XX, Encore (1972-1973)*, Seuil, 1975, p ; 13



D'autre part, les femmes dit Lacan sont « *âmoreuses* », elles « *aiment l'âme de leur partenaire* » réduction du partenaire à l'âme qui fait pendant à la réduction masculine de sa partenaire à l'objet « a » imaginaire avec lequel il tente de combler l'objet à réel, à tout jamais perdu, objet « a » réel qui cause son désir²³. Autre façon de concrétiser le non-rapport sexuel.

« *Les femmes âment l'âme dans leur partenaire* »,
Séminaire XX, 13 mars 1973, Seuil, p. 79.



Marc Chagal, *Le paysage bleu*

²³ Lacan J., op. cit., p. 79.

Enfin il apporte une explication supplémentaire de la difficulté de la vie des couples par cette affirmation « *Plus l'homme peut prêter à la femme la confusion avec Dieu, autrement dit avec ce dont elle jouit, moins il est, moins il hait, et donc moins il aime* »²⁴. Sa thèse étant que l'amour est indissolublement lié à la haine, et donc si l'on ne hait pas, il est impossible d'aimer.

Cette confusion féminine de leur homme avec leur dieu existe-t-elle ailleurs que dans la tête des anciens grecs, dans celle des hommes qui ont inventé ces mythes et peint ou sculpté ces extases, et de Lacan qui suggère son existence? Laissons cette question ouverte pour aborder les jouissances Autre et de l'Autre en cas de psychose.

J'en ai pour ma part retrouvé certains témoignages chez quelques psychotiques. Un de mes patients me raconta un jour le plaisir qu'il avait à débattre avec les témoins de Jehova et à leur dire qu'à lui Dieu parlait vraiment. On peut aussi retrouver cette relation particulière à Dieu dans le délire du Président Schreber. Vous vous souvenez sans doute de sa conviction de sa relation à Dieu. Il écrivit ceci dans ses Mémoires : « *J'en apporte pour preuve provisoire dans le seul fait que le soleil me parle depuis des années avec des mots humains et se signale comme être animé ou comme organe d'un être supérieur se trouvant derrière lui* »²⁵.

D.P. Schreber évoque aussi R. Wagner. « *Comme si, écrit-il, il avait eu un pressentiment de la jouissance ininterrompue associée à la contemplation de Dieu par les âmes montées au ciel* ». En effet Wagner fait dire à un de ses héros, Tannhäuser, parvenu au ravissement de l'amour, « *Mais là, je suis resté mortel et ton amour m'est trop grand, et si un dieu peut jouir toujours, je suis moi, soumis au changement* ». Et D.P. Schreber poursuit ainsi « *effectivement, nos poètes témoignent diversement, par des aperçus prophétiques qui me confortent dans mon opinion, de ce que l'inspiration divine leur vient, surtout en rêve, grâce à un raccordement des nerfs* ». Rappelons-nous la théorie de Schreber. L'âme humaine est faite de nerfs. Dieu aussi n'est que nerfs. Les nerfs de Dieu et ceux des hommes correspondent par l'intermédiaire de rayons divins.

A propos des âmes des défunts montées au ciel et atteignant la béatitude, il écrit : « *La béatitude consistait en un état de jouissance ininterrompue, associée à la contemplation de Dieu* »... « *Cette ivresse*

²⁴ Lacan J., op. cit., p. 82.

²⁵ Schreber D.-P., *Mémoires d'un névropathe* (1903), Seuil, 1975, p. 25.

permanente dans la jouissance, et en même temps dans le souvenir de leur passé humain, représente en effet pour les âmes le bonheur suprême »²⁶.

Ses mémoires évoquent aussi sa féminisation et ce que Lacan a appelé la jouissance transsexuelle. Bien que le schéma de la sexuation ne vaut que pour la névrose, je suis tenté de penser qu'il s'agit là d'un positionnement psychotique partiel du côté féminin, autrement dit du côté du « pas-tout » dans la castration, positionnement dans le féminin qui le révolte d'ailleurs²⁷.

Il s'agit, écrit Schreber, d'une pensée qui l'a surpris dans un demi-réveil : l'idée *« que, tout de même, ce doit être une chose singulièrement belle que d'être une femme en train de subir l'accouplement. Cette idée était si étrangère à toute ma nature que si elle m'était venue en pleine conscience, je l'aurais rejetée avec indignation »²⁸.*

Plus loin, il écrit : *« Les nerfs des âmes en cause (montées au ciel) sont venus se perdre dans mon corps, où ils ont alors reçu la qualité de nerfs de la volupté féminine, ce qui a d'ailleurs donné à mon corps un aspect plus ou moins féminin, et en particulier ma peau a pris la douceur caractéristique du sexe féminin »²⁹.*

Et je termine en citant quelques passages de la description de sa vision directe de la toute-puissance divine.

« Dans la nuit et pour autant que je m'en souviens – une unique nuit, le Dieu inférieur (Ariman) apparut. L'image glorieuse de ses rayons devint visible à l'œil nu de mon esprit, alors que j'étais au lit, non pas endormi mais bien réveillé, c'est-à-dire qu'elle vint se refléter sur mon système nerveux interne... Aussitôt et en même temps je perçus qu'il parlait »... « Sa parole retentissait devant les fenêtres de ma chambre à coucher en une puissante voix de basse »³⁰.

²⁶ Schreber D.-P., *ibidem*, p. 31

²⁷ Mais un pas-du-tout dans la castration qui diffère du refus de la castration de l'exception situé par Lacan du côté gauche des mathèmes. On voit que, même si le schéma n'est pas prévu pour la psychose, il n'est pas tout à fait sans intérêt pour penser la psychose.

²⁸ Schreber D.-P., *ibidem*, p. 46.

²⁹ Schreber D.P., *ibidem*, p. 83.

³⁰ Schreber D.P., *ibidem*, p. 121.

Louis II de Bavière ne fut pas en rapport direct avec Dieu. C'est dans sa relation à Wagner qu'il fit une expérience d'extase. Voici deux passages de ses lettres à Wagner.



« Lorsque je suis près de vous le langage s'éteint, les mots me manquent, je tremble de volupté, le monde s'efface » (Novembre 1865) Il n'a pas encore rompu ses fiançailles avec la duchesse Sophie Charlotte. Remarquer son regard sur cette photo de fiançailles. Quelques années plus tard, il écrit à Wagner « Je m'agenouille en adoration devant votre buste... Bien-aimé Seigneur de ma vie ; accordez-moi votre venue... Sanctus, O, sanctus est... » (Août 1876)³¹. Où l'on retrouve la confusion entre son bien-aimé et son Dieu.

³¹ De Neuter P. (sous la dir de), *Les folles passions de Louis II de Bavière*, Point hors Ligne, Erès, 1993, p. 100.



Voilà quelques modalités mystiques et psychotiques de la *Jouissance Autre* mais les femmes de tous les jours sont-elles vraiment accessibles à cette jouissance ?

Dans les réponses à son enquête sur la nature du désir des femmes, le sexologue parisien Sylvain Mimoun, a recueilli des réponses comme celles-ci : « *C'est l'ivresse, le septième ciel, l'extase. C'est intense, très intense...* » et encore : « *C'est quelque chose de divin* ». ³²

Quelques femmes ont aussi témoigné de cette dimension sacrée de leurs relations amoureuses et sexuelles auprès de journalistes qui les questionnaient sur leur jouissance. Elles aussi évoquaient des moments d'extases amoureuses ou orgasmiques. Ainsi l'une disait que son amoureux était divin. Une autre que son ex-amant était un dieu sous les draps du lit.

J'ai pour ma part rencontré quelques analysantes qui ont évoqué sur le divan cette *Jouissance Supplémentaire*. J'ai surtout eu le témoignage d'un analysant du sexe, dit fort, qui se disait un peu surpris et passablement envieux des orgasmes qui ravissaient sa femme jusqu'au septième ciel, orgasme qu'elle ne cessait de vouloir répéter : « *Encore* »

³² MIMOUN S., *Ce que les femmes préfèrent, Le désir féminin, le découvrir, le cultiver, le retrouver*. Albin Michel, 2008, Le livre de Poche, 31688, pp. 15-17.

disait-elle à son compagnon qui lui n'en pouvait plus. Un autre analysant, homosexuel, me confia un jour qu'il vivait la pénétration comme quelque chose de sacré.

Quant à Catherine Breillat, qui est loin d'être une mystique, elle constate néanmoins que les amoureux passent par une expérience, illusoire sans doute, d'être en quelque sorte sortes de dieux éternels³³.

Mais il est vrai que tout cela n'est pas fréquent. Soit que l'expérience elle-même n'est pas fréquente, soit qu'il se confirme que les femmes (et quelques hommes) l'éprouvent mais qu'elles ne savent pas ou ne veulent pas en parler.

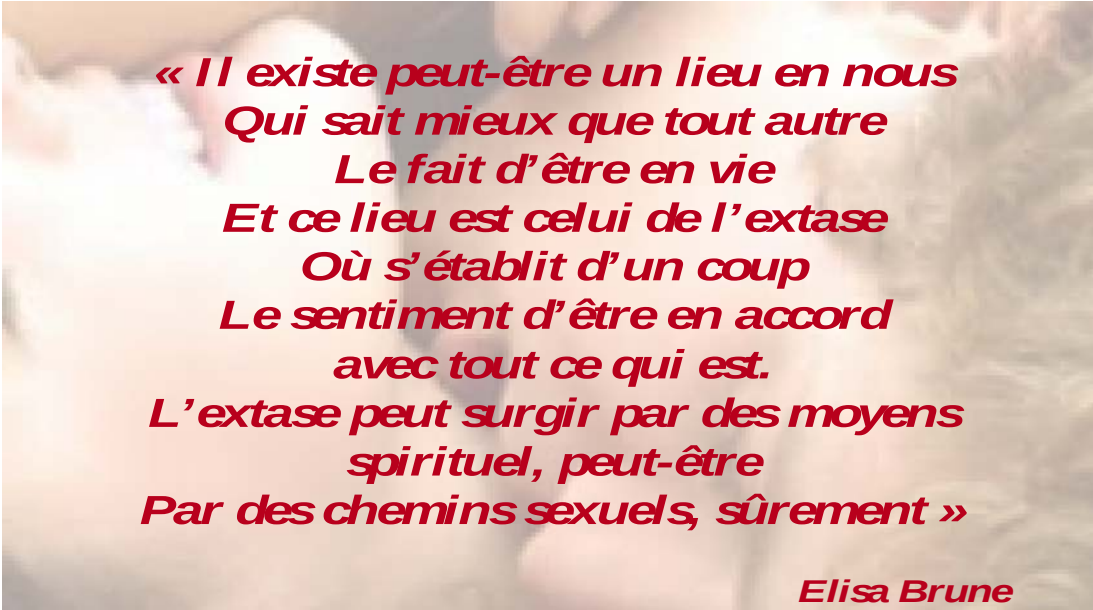
Avant de conclure, donnons encore la parole à une de ces journalistes scientifiques qui se sont depuis longtemps intéressées à la sexualité des femmes d'aujourd'hui par le biais de questionnaires et d'interviews. Elisa Brune qui, comme vous le savez sans doute n'a rien n'a rien d'une Sainte Thérèse.

« Les brefs moments d'extase sont-ils une forme de victoire sur notre condition parce qu'ils procurent ce qui nous semble un sentiment d'éternité ? Pendant un instant, nous perdons la conscience du temps, et cette simple escapade, nous l'appelons éternité. La contradiction est flagrante: le temps disparaît mais la récréation ne dure qu'un temps. Nous nous sommes évadés de la trame temporelle, nous avons touché Dieu, ou l'amour pur, ou le moi profond, mais le temps continue à couler et nous reprend à la sortie. La signification de l'échappée est celle que l'on veut bien lui donner, réalité suprême, parenthèse ou dérèglement de l'esprit. La continuation du temps, elle, est difficilement contestable. Ce qui fait la valeur de l'extase ne vaut que dans les conditions de l'extase elle-même, c'est à dire très rarement »³⁴

Elle écrit aussi :

³³ Breillat C., interviewée par Jérôme Clément. In : Clément J., Les femmes et l'amour, Stock et France Culture, Paris, 2002, p. 263.

³⁴ Brune E., *la mort dans l'âme*, Odile Jacob, 2011, p. 114.



**« Il existe peut-être un lieu en nous
Qui sait mieux que tout autre
Le fait d'être en vie
Et ce lieu est celui de l'extase
Où s'établit d'un coup
Le sentiment d'être en accord
avec tout ce qui est.
L'extase peut surgir par des moyens
spirituel, peut-être
Par des chemins sexuels, sûrement »**

Elisa Brune

J'ajouterais pour ma part « et aussi par les chemins de l'am(o)ur », en reprenant l'orthographe de Lacan qui évoque le mur qui sépare les amoureux malgré tout l'amour qu'ils peuvent vivre l'un pour l'autre. Soit comme supplémentant la jouissance sexuelle, soit comme suppléance à son incomplétude.



**La spiritualité
la sexualité
et pourquoi pas l'am(o)ur?**

**Soit comme supplémentant
la jouissance sexuelle
Soit comme suppléance
à son incomplétude**